

PARAIT JEUDI ET SAMEDI

**FILM  
COMPLET**

16 PAGES DU SAMEDI 20 FRs

# COUP DE FEU AU MATIN

... un mort !

*L'innocent paiera-t-il  
pour le coupable ?*



avec  
JOEL Mc CREA



Voici, mes chers courriéristes, un message de votre grand ami, pour ne pas dire votre grand préféré De Taille et d'Estoc. Il se passe de tout commentaire. C'est simplement, en quelque sorte, l'entrée en fonction du nouveau Régent.

« A moi de jouer ? Parbleu, sur du velours encore : je ne sais combien de temps je passerai à ce poste de Régent, mais je vais en profiter pour débayer le terrain. Pour commencer, je vais faire une visite de pure courtoisie à S. M. Naidryia, grand mandataire du clan Liana. Ni baisements, ni salamales, ce serait de pure hypocrisie ! Entrons plutôt dans le vif du sujet. Vous ne vous connaissez pas avec moi, et quand notre différend sera réglé, c'est vous qui galoperez... vous cacherez dans un trou de souris. Je commence par vous rappeler votre premier message adressé à De Taille et d'Estoc : « Quelle verve, mes amis ! Avec vous, on sait à quoi s'en tenir ! Amitiés et pensez à moi » (sic). Vous donneriez cher pour les rattrapper, ces fameuses paroles ! Trop tard ! Après cela, vous pensez bien que je ne pourrai jamais vous considérer que comme une petite ambitieuse, se maintenant à grand-peine sur un trône convoité par une kyrielle d'autres petites ambitieuses toutes prêtes à glisser une peau de banane sous vos pas, ce à quoi nous les aïdions si besoin en était.

» Bon, laissons les cigales agiter leurs crécelles pour se préparer je ne sais quel hiver ! et entrons dans notre royaume. Hop ! Mon Commandant, je vous place à la tête du corps de garde, face au Capitaine Shirley, vous n'aurez pas besoin d'élocutions aussi creuses que savantes pour tenir en respect cette personne et sa troupe ! Si vous voyez passer La Garçonnette, dites-lui que si les andouilles volaient nous serions peut-être dans l'aviation, mais elle serait sûrement chef d'escadrière !

» Ouf ! nous voilà chef nous, et pour commencer si nous vivions vraiment cette vie de château, du régent au marmiton, personne ne coopérerait... à la corvée de patates ! Je veux dire par là que nous sommes tous sur le même pied d'égalité, chacun luttant et ouvrant selon ses possibilités, tout le monde dispensé des soucis protocolaires. Mais que tous reconnaissent pour chef de file les courriéristes que je vais désigner surtout de la prépondérance qu'ils ont acquise dans la rubrique à la « force du poignet ».

» Ainsi je décerne les palmes de la beauté à Libanaise aux yeux pers et Jeff le Tatoué, que je voudrais voir plus souvent en compagnie de la palme cinématographique est attribuée à En admirant ce Cameraman (alias Amoureuse de Patou, Mystère et Cameraman) et au Mordu retrouvé. Une couronne de lauriers et une lyre au Poète inconnu et à Patte de chapeau.

» Après ces titres honorifiques, organisons notre gouvernement. Don Juan sera arbitre des élégances. A sa cousine To be or not to be et au Peintre Solitaire la direction des Beaux-Arts. Au ministère de la guerre s'installeront Madame Baby X, Alexandra Hattienne, Smith le Taciturne et le Trappeur canadien. Pour les loisirs : chargé de nous pousser la romance, Jo du même nom, et Laurent du Crochet Dop. Pour nous faire rire, Miss Fernandette et Guitou le fier, avec ses histoires de films osés. Que dites-vous, Mon Commandant ? Le Révolutionnaire, Corbeau don Juan et le Chevalier Courage qui veulent entrer ? Qu'ils aillent faire leurs propres pronunciamientos ailleurs ! Si vous voyez passer un fantôme, c'est Dicky Robert jeune premier : laissez-le tranquille, il tient si peu de place ! Salam-alik, Alikum Salem, vous serez toujours la bienvenue dans la maison. Et avant d'écouter vos suggestions à tous, je vous demande un titre de faveur pour Carottes et Navets, la plus fair-play des Lianettes, et pour Miss Cinéma, que la maladie aigrît un peu, mais qui a droit à des égards par son solide passé de courriériste. Elles serviront d'officiers de liaison entre les deux clans. Sur ce, je me retire en distribuant

des poignées de main à la ronde, et en adressant mes amitiés à tout le monde ! »

Et le C. A. se retire à son tour, en constatant que le choix du nouveau régent semble ouvrir pour nous une ère de paix et de prospérité !

**LE CAMERAMAN AMOUREUX.**

Réponses aux lettres :

O TEMPORA O MORES nous écrit du Luxembourg : « Vous diriez-vous passer d'abord ces quelques messages : Edelweiss des Alpes, je ne suis pas d'accord avec vous sur les glamour-girls d'Hollywood — Piper Laurie, Susan Cabot, Lucile Ball, etc. — qu'on lance avec beaucoup de publicité et qui vous devoient presque chaque fois qu'elles apparaissent à l'écran. Fantasio, je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous sur la musique des films. En effet, ne serait-ce pas plutôt les films qui lancent les chansons ! Le troisième homme film, lance Le troisième homme chanson. J'ai entendu dans le film Mariage royal ! Fred Astaire chanter I lost my hat in Haiti. Je vous assure que cette samba valait au moins trois fois Le troisième homme, mais, hélas ! le film n'est pas connu, alors tant pis pour la chanson ! Bien sûr, il existe aussi des producteurs qui incorporent des chansons déjà célèbres dans leurs films, par exemple Avec son tralala dans Quel des Offèves, Jealousy dans Six filles à marier, sans que ces films soient autrement célèbres. A mon avis, Dimitri Tiomkou (je ne suis pas sûr d'avoir bien lu) est le compositeur de musique de film le plus talentueux. C'est à lui que nous devons l'accompagnement musical de beaucoup de films, entre autres Le train sifflera trois fois et La grande aventure. Ho là ! je suis une garce, Dicky Robert jeune premier et Don Juan ne sont pas aussi prétentieux que vous le dites. Si tous les courriéristes étaient comme eux, la paix tellement désirée au courrier, serait enfin venue (pas d'accord avec vous. La paix est-elle si désirée ? et croyez-vous vraiment qu'elle viendrait avec les messages de « Don Juan » ?). J'ai vu il y a quelques jours une reprise du film d'Errol Flynn L'Aigle des mers. Ce film plein d'entrain et de dynamisme surpasse de beaucoup A l'abordage, malgré le technicolor



de ce dernier. Errol reste charmant et est le meilleur acteur mondial pour les films d'aventures. » (Suivent quelques questions cinéma.)

Réponse. — Chère amie du Luxembourg, je suis ravi de vous accueillir au courrier, où vous compterez certainement parmi les lectrices « très cinéma ». Bravo pour votre portrait de Gary Cooper. Décidément nos courriéristes ont bien

(Suite page 8.)

Dans 5 MOIS vous gagnerez de 28 à 40.000 fr.

comme COMPTABLE ou SECRÉTAIRE DE DIRECTION. En voulez-vous la preuve ? Demandez au Service d'Orientation Professionnelle de l'ÉCOLE PRATIQUE DE COMMERCE PAR CORRESPONDANCE à Long-la-Sauvier (Jura), le Guide gratuit n° 935 qui vous renseignera sur la nouvelle Méthode de formation accélérée. ■ Nombreux et brillants succès aux Examens. Toutes les semaines, LISTE renouvelée des situations offertes : Paris, Province, Colonies, jointe à chaque Guide.

**A SE TORDRE... DE RIRE!**

Amusements de société pour noces, mariages, etc., farces, attraits, curiosités comiques, cotillons, prestidivination, cartomancie, monologues, etc... Envoi du catalogue-surprise contre 60 fr. en T. P. Ets Figueréda, 27, bd Colonel-Grand, TOULON (Var).

**NEZ PARFAIT**  
LE RECTIFICATEUR BREVETÉ.  
retour le sain et sûr.  
Ils ont ses nez discrets.  
Envoi contre 2 limb. sans  
RECTIFICATEUR AMÉRICAIN  
No 1 ANNEAÏSE He-Sov

**JEUDI prochain,**  
vous pourrez lire  
dans le n° 426 du

**FILM COMPLET**  
**TOURBILLON**  
avec  
**Claudine DUPUIS**  
ainsi que  
**COTÉ CŒUR, COTÉ JARDIN**  
le courrier du C. A.

**Chaque JEUDI**  
**Chaque SAMEDI**

**FILM COMPLET**  
EN VENTE PARTOUT : 20 fr.



Film distribué par les Artistes Associés.  
Scénario de Eric AMBLER,  
d'après la nouvelle de Geoffrey HOUSEHOLD.  
Réalisé par Robert PARRISH.  
Film raconté par Jacques FAURE.

DISTRIBUTION :

Tayne .....	JOEL MCCREA.
Cecily .....	EVELYN KEYES.
Sandorski .....	HERBERT LOM.
Hiart .....	MARIUS GORING.
Randall .....	ROLAND CULVER.

CHAPITRE PREMIER

— ÊTES-VOUS toujours satisfait de la chasse que je vous ai louée, colonel ?

— Très satisfait, monsieur Blossom : il ne m'est encore jamais arrivé de rentrer bredouille !

John Blossom, le plus riche fermier du Hampshire, répliqua avec amertume :

— Si la police de Winchester venait patrouiller de temps en temps par ici, elle non plus ne rentrerait pas bredouille ! On voit vraiment de drôles de bonshommes rôder de notre côté depuis quelques mois : des braconniers et des trafiquants du marché noir, probablement !

Le colonel eut un sourire malicieux.

— Si je surprends jamais un de ces braconniers sur ma chasse, dit-il, je lui appliquerai, soyez-en certain, toute la rigueur du Code !

— Mieux vaudrait lui appliquer dans le postère les plombs d'une de vos cartouches ; ça l'impressionnerait davantage !

Et, satisfait de sa plaisanterie, le vieux fermier poursuivit sa route.

Son interlocuteur, un homme de haute taille, d'une quarantaine d'années, était le colonel Robert Tayne, de l'armée américaine, stationné depuis six mois, avec son unité, à proximité de ce pittoresque village, à douze milles de la vieille ville de Winchester. Il y habitait un confortable cottage meublé, avec sa femme, Cecily, de dix ans sa cadette.

La propriétaire, la truculente Mrs. Powell, avait accepté de leur servir de domestique et logeait à leurs côtés.

Pour satisfaire sa passion de la chasse, Tayne se faisait prêter, contre dollars mensuels, une vaste friche, inculte, mais giboyeuse, appartenant à son voisin, Blossom. Il n'avait qu'à se louer de cette location. Ce matin-là, précisément, il rapportait dans sa gibecière un superbe « garenne », tiré quelques instants avant sa rencontre avec le vieux cultivateur.

Il avait pris le chemin du retour, lorsqu'il aperçut, surgissant des fourrés, à une centaine de mètres devant lui, la silhouette d'un homme qu'il ne connaissait pas.

— Blossom a dit vrai ! maugréa-t-il. Les braconniers abondent, ici ! Je vais effrayer celui-ci !

Épaulant son fusil, il mit en joue l'importun, en ayant soin, toutefois, de viser un peu au-dessus de lui.

Il pressa la gâchette... Le coup partit...

A sa profonde surprise, un curieux effet d'écho se révéla : l'éclat d'une seconde détonation lui parvint du lointain. Mais, à la même minute, un fait inattendu se produisit : l'homme chancela, tourna sur lui-même et s'écroula tout d'une masse sur le sol !

Tayne se précipita. Il vit alors un garçon d'une trentaine d'années, correctement vêtu, qui gisait, recroquevillé sur lui-même, devant un fourré. Il se pencha vers lui. — Ce n'est rien, lui décocha-t-il. Relevez-vous : vous en serez quitte pour la peur !

Mais il recula vivement... Un épais filet de sang s'échappait de la poitrine de l'inconnu qui, visiblement, avait cessé de vivre. Alors, subitement pris de panique, Tayne abandonna l'infortuné et s'enfuit en direction de son cottage.

Une longue voiture de couleur sombre était arrêtée en bordure du terrain où venait de se jouer ce lamentable drame. Le chauffeur, sanglé dans une élégante livrée de drap noir, vit soudain un personnage blond et athlétique surgir de la forêt, une carabine militaire à la main, et sauter dans l'automobile.

— Tout s'est-il bien passé, Hiart ? lui demanda le conducteur.

— Au delà de toute espérance ! répondit l'homme. Malheureusement, quelqu'un est venu se jeter dans mes jambes : le colonel américain ! Qu'importe ! Nous reven-

Abonnements : France : un an ..... 1 600 fr. — Six mois ..... 850 fr.  
Etranger : un an ..... 1 900 fr. — Six mois ..... 1 000 fr.

Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X<sup>e</sup>). — Tél. : TRU. 09-92.  
En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.



*Il avait loué un confortable cottage meublé.*

drons ce soir... Mais ne nous attardons pas ici, Diss. Filons!

La puissante voiture démarra aussitôt et s'éloigna à vive allure.

Robert Tayne passa chez lui une journée effroyable, que la visite soudaine de Jim Whorton, le brigadier de police du village, vint encore assombrir. Que venait faire le policier? Avait-on déjà découvert le cadavre?

Non! Whorton venait simplement offrir à la femme de l'officier un chou géant qu'il avait récolté dans son jardin! Tayne voulut profiter de sa visite pour se renseigner.

— Mon cher brigadier! lui déclara-t-il d'un ton qu'il s'efforçait de faire enjoué, votre contrée pullule maintenant de braconniers qui me semblent s'intéresser particulièrement à ma chasse! Dites-moi : si j'en abatais un d'un coup de fusil, que m'arriverait-il?

— Personnellement, je vous féliciterais, répondit le brigadier, mi-gouailler, mi-sérieux. Vous auriez donné une profitable leçon à cette racaille! Mais, en tant que gardien de l'ordre public, je serais obligé de vous arrêter, colonel, tout Américain que vous êtes ; c'est notre règlement! Évitez-vous cela!

Malgré sa coutumière maîtrise, Tayne ne put se défendre d'une instinctive angoisse. Il détourna vivement la conversation.

Vers 22 heures, le même soir, il annonça à sa femme qu'il se rendait chez Blossom pour l'aider à obstruer le terrier d'un renard exagérément

vorace. Après être allé prendre, dans sa resserre, une solide bêche et avoir glissé dans la poche de sa canadienne une puissante torche électrique, il s'enfonça dans la nuit.

Quelle ne fut pas la surprise de Mrs. Powell lorsque Cecily lui apprit la raison de la sortie nocturne de son mari.

— Ah! ça! s'écria ironiquement la forte femme, Blossom serait-il devenu l'ou? Un renard, ça ne s'emure pas... ça s'enfume!

Cecily qui, tout le jour durant, s'était inquiétée de l'obsédant et mystérieux souci de son époux, comprit que celui-ci lui cachait un ennui grave, un danger peut-être, et une vive anxiété l'envahit.

Le colonel parvint en quelques minutes à l'endroit où gisait, à demi dissimulé dans le fourré devant lequel il s'était écroulé, le corps de l'inconnu. Il entreprit de l'enterrer.

Mais un bruit soudain l'interrompit : quelqu'un venait! Plaçant aussitôt le cadavre sur son dos, il l'emporta en direction de sa demeure. Soudain, son pied s'accrocha

malencontreusement dans une racine émergeant de la terre et il s'écroula tout de son long, tandis que son macabre fardeau, glissant sur le sol en pente, disparaissait dans une fondrière recouverte d'un épais feuillage. Les nocturnes promeneurs se rapprochaient de Tayne. Désireux de les identifier, il braqua le puissant rayon de sa torche dans leur direction. Il aperçut alors deux personnages : un chauffeur en livrée noire et un homme blond, d'apparence athlétique.

— Les hôtes de la villa Hassingham! murmura-t-il.

*Il déclara à Cecily qu'il se rendait chez Blossom.*



Et il reprit sa course.

Furieux d'avoir été découverts, les deux hommes se lancèrent à sa poursuite. Mais Tayne avait pris de l'avance ; il put regagner sans encombre le cottage où il trouva Cecily encore éveillée et profondément angoissée.

Cette nuit-là, on s'en doute, le colonel Tayne fut long à s'assoupir.

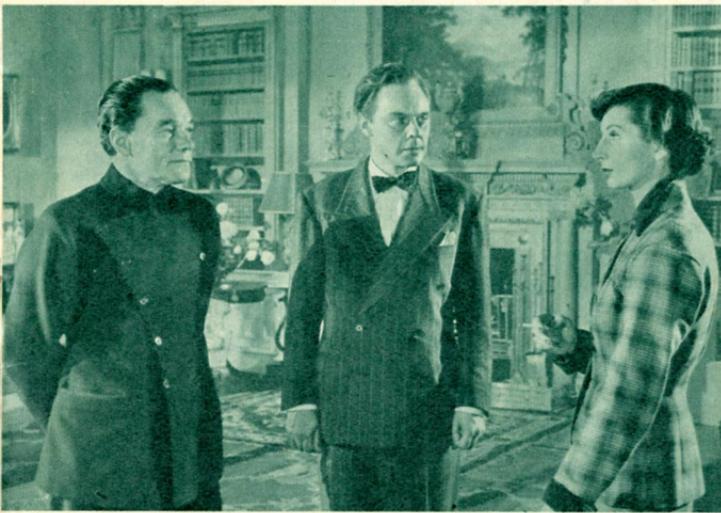
A moins d'un mille de là s'élevait la confortable villa d'un important exportateur de Portsmouth, retiré depuis peu des affaires et après fortune faite. Il avait cinquante-six ans et se nommait Charlie Hassingham. Il avait épousé, peu avant la guerre, une jeune et énigmatique étrangère prénommée Magda.

Ivrogne invétéré, Hassingham réalisait toutes les volontés de sa compagne, tolérait tous ses caprices. Il tolérait même, depuis deux mois, la présence sous son toit d'un hôte de nationalité assez mal définie, un certain Hiart, qu'elle prétendait être son compatriote et qu'accompagnait son chauffeur, Diss. C'étaient ces deux hommes que la torche électrique de Tayne venait, ce soir-là, de révéler à sa vue.

Rentrés à la villa, ils mirent Magda au courant de cette désagréable rencontre.

— Ce colonel américain devient un danger pour nous

— *Ce gredin nous a joués! déclara Hiart.*



tous! s'écria Hiart. Je le sais attaché à leur G<sup>2</sup> (1) et je suis à peu près certain qu'il a repéré dans la friche le cadavre de Reiman. Je suis enfin persuadé qu'avant deux jours Sandorski l'aura contacté!

— Vous ne l'aurez pas volé! proféra à ce moment la voix pâteuse d'Hassingham, qui venait d'entrer en titubant dans la pièce. Il y a longtemps, Hiart, que j'ai compris ce que vous étiez venu faire en Angleterre! Je serais heureux de vous voir regagner le plus tôt possible votre pays!

— Hiart nous quitte à la fin du mois, déclara sèchement Magda. D'ici là, mêle-toi de tes affaires... et non des siennes!

Maugréant, mais dominé, Hassingham se laissa choir dans un « pulmann » où il ne tarda pas à s'endormir.

— Pourquoi, aussi, avoir abattu Reiman? demanda la jeune femme.

— Parce que ce gredin nous a joués! répondit rageusement Hiart. Il pratiquait le double jeu. J'ai su qu'il rencontrait tous les deux jours Peter Sandorski qui, je l'ai appris également, travaille pour l'Intelligence Service. Si je n'avais pas abattu Reiman, c'est nous qui

aurions été pendus, un de ces quatre matins! La justice anglaise ne badine pas avec les... indiscretions militaires!

— Il faut donc, répliqua Magda, nous débarrasser aussi du Polonais, avant l'arrivée de celui que nous a annoncé notre gouvernement! N'oubliez pas qu'il doit atterrir une de ces prochaines nuits sur les terres du vieux Blossom!

— Nous venons d'être avertis, ajouta alors le chauffeur, que c'est exactement après-demain que cet important événement se réalisera!

— Vous n'avez donc pas de temps à perdre! conclut la jeune femme. Agissez!

## CHAPITRE II

Le lendemain, vers la fin de l'après-midi, Tayne retourna à la fonderie. Il y arrivait, lorsqu'un inconnu surgit à quelques pas de lui. C'était un homme de petite taille, portant une culotte de cheval, un chapeau tyrolien en velours vert et une large pélerine de drap foncé. Il tenait une forte canne à la main.

— Que faites-vous sur ma propriété? lui demanda Tayne sans aménité.

Le nouveau venu sourit finement.

— Je vous attendais, colonel! répondit-il avec un curieux accent étranger. Je me présente: Peter Sandorski, commandant de l'armée Anders, actuellement en disponibilité pour mission spéciale.

— Que voulez-vous de moi?

— Votre attention, colonel. J'ai à vous entretenir de choses graves. Je connais les raisons exactes de votre présence en Angleterre et cela m'incite à vous divulguer le but précis de la mienne: je suis un agent des services de contre-espionnage anglais. Voyez plutôt!

Et il tendit à Tayne sa carte d'identité spéciale. Quand, après l'avoir examinée attentivement, l'Américain la lui eut rendue:

— Colonel, poursuivit-il, nous avons appris que le nid d'un dangereux réseau étranger se situe, près de vous, chez cet invétéré « poivrot » d'Hassingham, que vous devez connaître... au moins de nom. Dans ce repaire, j'étais parvenu à placer Josef

Reiman, un de nos plus courageux agents, qu'ils prirent pour un des leurs. Or Reiman a été abattu hier matin... et je crois savoir quelle est la main qui l'a tué...

Tayne ne sourcilla pas.

— Cet agent, reprit le Polonais, avait, à l'heure où il devait mourir, un rendez-vous ici avec moi pour me transmettre les ultimes renseignements que j'avais sollicités de lui, concernant l'arrivée clandestine, en avion, d'une importante personnalité de la patrie des deux espions, Hiart et Diss, généralement hébergés depuis deux mois par le ménage Hassingham. C'est au cours de la nuit de demain que doit atterrir cet appareil, sur la clairière comprise dans la portion de terrain que vous avez louée à Blossom.

Tayne, ne répondant pas, le Polonais poursuivit:

— D'après ce que j'ai appris de Reiman, les gredins qui se cachent chez Hassingham doivent établir dans ladite clairière de puissants projecteurs pour « baliser » la piste de fortune dont disposera le pilote. Il importe que, vous et moi, colonel, parvenions, sinon à capturer, du moins à identifier le mystérieux passager de l'avion. Voulez-vous m'aider?

Tayne ne crut pas devoir refuser son concours à cet

(1) Le G<sup>2</sup>: Le 2<sup>e</sup> Bureau américain.



— Vous pouvez lui faire entièrement confiance ! assura Mr. Randall.

officier attaché aux services d'une nation alliée. Il promit.

— Nous nous retrouverons donc ici demain, conclut Sandorski, à 22 heures.

Ils gagnèrent de compagnie la voiture de Tayne. Ils y trouvèrent Cecily qui, profondément inquiète, était venue attendre son mari. La présence auprès de Tayne de cet inconnu lui parut insolite et elle l'accueillit avec une involontaire froideur. Sandorski, lui, se montra d'une extrême galanterie à l'adresse de la femme de son nouveau collaborateur.

Tayne s'offrit à le reconduire à son domicile, qu'il avait affirmé être à proximité, ce qui surprit quelque peu Cecily qui ne connaissait pas de maison particulière dans ces parages, ni même d'auberge.

Après cinq minutes de marche, Sandorski fit stopper l'automobile devant une importante propriété, dont il franchit délibérément la haute grille après avoir pris courtoisement congé de ses hôtes.

Ceux-ci purent alors lire, en lettres dorées, au fronton de l'entrée : « INSTITUT PSYCHIATRIQUE DU COMTÉ ».

Cecily hocha la tête.

— Je l'aurais parié ! s'écria-t-elle. Cet homme ne me paraît pas absolument normal !

Tayne, lui, n'exprima aucun avis...

### CHAPITRE III

Une surprise attendait les deux époux au cottage. Mrs. Powell leur annonça dès leur entrée :

— Le major Winding et un monsieur en civil sont dans le salon !

Ils y pénétrèrent. Le major s'avança.

— Colonel, déclara-t-il, je vous présente Mr. William Randall, un des chefs de l'Intelligence Service que j'ai reçu mission de conduire jusqu'à vous.

Le nouveau venu était un homme de petite taille

d'environ cinquante ans. Il était mis avec une sobre recherche. Quand le major se fut retiré, il exposa d'emblée à Tayne le but de sa visite.

— Colonel, commença-t-il, un de nos agents, Reiman, a été tué près d'ici, un de ces derniers matins. Un paysan de la région a déclaré vous avoir vu chasser à l'endroit où le crime a été commis. Auriez-vous une opinion personnelle sur le meurtrier ?

Tayne conserva toute sa maîtrise.

— Non, monsieur, répondit-il simplement. Pas encore !

Mr. Randall réfléchit ; puis :

— Cet homme, nous l'avions placé dans un dangereux repaire d'espions, non loin de chez vous...



— De la sorte, dit le Polonais, l'atterrissage sera modifié.

— La villa Hasingham ! acheva Tayne. J'ai été mis au courant par un certain Peter Sandorski, qui m'a abordé cet après-midi. A votre avis, puis-je faire confiance à ce Polonais ?

— Entièrement. C'est un de nos meilleurs agents. C'est en tout cas un curieux personnage ! insinua Cecily. Il habite un asile de fous !

Mr. Randall eut un sourire amusé.

— C'est moi, madame, répliqua-t-il, qui lui ai imposé ce refuge, pour mieux assurer sa sécurité.

En quelques minutes, les deux hommes eurent décidé de l'action qui devait être entreprise, le lendemain soir, pour intercepter l'important personnage qu'un avion devait amener.

Tayne assura son éminent visiteur de son sincère désir de contribuer au succès de cette audacieuse entreprise.

Mr. Randall remercia chaleureusement son interlocuteur. Puis il ajouta :

— Je resterai à Winchester tout le temps nécessaire. Je loge au *Majestic-Hotel*, où je me suis fait attribuer un numéro de téléphone particulier. Le voici, sur ma carte. Usez-en en cas de besoin. Au revoir, colonel.

Quand il eut regagné sa voiture, Cecily prit son mari dans ses bras.

— L'accident de ce Reiman, dit-elle d'une voix contractée, semble bouleverser beaucoup de monde ici... toi le premier! Mon chéri, confie-toi à moi. N'es-tu pas responsable de la mort de cet homme?

Le visage de Tayne se contracta. Il garda un moment le silence; puis, intensément troublé:

— Si! avoua-t-il à voix basse, mais par suite d'un invraisemblable concours de circonstances. Je ne puis encore m'expliquer qu'une simple cartouche de chasse, à petits plombs, ait pu causer la mort d'un homme que je n'avais eu, en réalité, que le dessein d'effrayer! Il y a là pour moi un mystère...

— Il te sera certainement dévoilé un jour. Pour le moment, il importe évidemment que la police anglaise ne conçoive aucun soupçon. D'ailleurs, tu es actuellement couvert par l'Intelligence Service. Je ne pense pas que Mr. Randall, lui, voie en toi le meurtrier de son agent?

— Sait-on jamais! Randall me paraît être, professionnellement, un « as » de la dissimulation. Fasse Dieu que cet incident regrettable, qui

*Hiart et Diss se préparent à la poursuite.*



me peine atrocement, se règle, un jour, favorablement! — Je prierai Dieu chaque soir pour qu'il t'accorde cette joie! dit-elle tendrement.

#### CHAPITRE IV

Quand, un peu après 23 heures, Tayne, que Cecily accompagnait, trouva Sandorski à l'endroit de leur rendez-vous:

— J'ai reçu, cet après-midi, la visite de William Ran-



*Le mystérieux voyageur avait été conduit au cottage.*

dall, lui dit-il, et je lui ai promis officiellement, comme à vous, ma collaboration à votre entreprise.

— A nous deux, colonel, répondit Sandorski, nous accomplirons certainement de bonnes besognes! Mais le temps passe; agissons! Que la charmante M<sup>me</sup> Tayne veuille bien nous attendre ici, dans votre voiture.

Ils laissèrent l'automobile en bordure de la route, toutes lumières éteintes, et ils s'enfoncèrent silencieusement dans la forêt, en direction de la clairière qui en occupait le centre.

A peine s'y trouvaient-ils que le bruit d'un moteur résonna derrière eux:

— C'est certainement, murmura le Polonais, la camionnette qui contient le groupe électrogène dont m'avait parlé ce pauvre Reiman! Observons attentivement l'endroit où vont être placés les projecteurs.

Tapis derrière un épais fourré, ils assistèrent, sans crainte d'être découverts, aux préparatifs de Hiart, assisté de Diss et de deux hommes. Ceux-ci disposèrent les projecteurs en triangle dans la clairière. L'un d'eux, placé au sommet, devait indiquer au pilote le sens de son atterrissage et le point extrême de la « piste » — fort exigü — dont il disposait. Puis les câbles fixés aux réflecteurs furent déroulés sous les arbres et branchés sur le groupe électrogène porté par la camionnette.

Ces hommes s'exprimaient dans leur langue nationale que, par bonheur, Sandorski, lui, comprenait. Aussi:

— Ils prétendent que l'avion sera là vers minuit, murmura-t-il à l'oreille de Tayne. Nous avons tout le temps de déplacer l'un des projecteurs. Suivez-moi, colonel!

*(Suite page 10.)*





## Côte d'Azur

bonne figure de père de famille, malgré vos six ans de brousse. Le travail canadien, je trouve comme vous qu'Orson Welles à une ressemblance avec Pedro Armadoriz. Dicky Robert jeune premier, à la lecture de votre lettre du n° 395, ou vous êtes un adorable plaisantin, ou vous êtes un cornichon. Vive le Film Complet, on dit que Guétary « a un visage de fille », mais non ! ce je le trouve un peu genre femme », c'est plus poli et plus compréhensible. Mes amitiés. Comme vous, Fleur du vent, j'ai horreur du bal, c'est dans ces lieux que l'on devient dévotement. (Oh! Oh! une petite fille) Chère Aïkoun Salem, je vous aime bien. Bien sûr qu'on ne vous laissera pas toute seule à vous envoyer. Voulez-vous correspondre avec moi, petite amie ? Cher C. A., pourquoi certains titres privilégiés, comme ce exécutable Don Juan, ne vont-ils pas à leur tour dans la liste noire ? (Ils iraient certainement de temps à autre, s'ils écrivaient plus souvent.) J'ai vu dernièrement la route du bonheur à amis courriéristes, quelle était la carte postale préférée ? La mienne était celle de Guétary avec les ballets de l'Opéra. Ne trouvez-vous pas que celle de Georges Ulmer était hors du sujet et de mauvais goût ? Beaucoup de personnes disent souvent que tous les artistes sont des gens de mauvaise vie. Eh bien ! c'est absolument faux, et il est ridicule de généraliser. Évidemment il ne viendrait pas à l'esprit de confondre Mistinguet et Cécile Aubry, ou bien Errol Flynn et Claude Laydu. Je crois que le métier très délicat de comédien est tout aussi respectable, pour un homme ou une femme honnête et droite, que le métier d'instituteur. Quel est l'avis des courriéristes », etc.

**Réponse.** — Vous avez une gentille petite nature toute droite et toute « propre », ma chère « Rosanna Guétary », et vous êtes bien sympathique. J'aurais été content de vous faire plaisir. Malheureusement la photo en pied que m'envoyez est absolument impubliable, car si j'en faisais agrandir le visage, il deviendrait flou et imprécis comme celui d'un fantôme. Il est vrai que d'une fille qui se balance sur les fils télégraphiques pour écrire ses messages, on peut tout attendre ! Je ne puis pas non plus vous faire une étude physiognomonique sur cette photo d' amateur. Dépêchez-vous de m'envoyer un portrait d'identité, vous en avez bien dans vos tiroirs. Il est nécessaire que les lectrices qui sont très connues au courrier envoient leur photo, quand il n'y a pas un empêchement majeur à cette publication. Je fais d'ailleurs un éditorial dans ce sens. Je ne puis vous dire si le film belge « Les tribulations de Monsieur de Sèche » passera bien en France et quand nous ne connaissons pas d'avance les films que nous destinent les pays étrangers. Je n'ai pas encore de détails sur ce « Chemin du Paradis » dont vous parlez. J'ai sous les yeux le tableau des dix-huit films français actuellement en tournage et, parmi ces dix-huit films, les seuls interprétés par des chanteurs sont : « Les aventures du Barbier de Séville », avec Luis Mariano, « Les gauchos de Marseille », avec André Dassary, « Le collège en folie », avec Rudy Hirtogren, « Tabore », avec Armand Mestral. A bientôt, chère petite amie. Je suis très touché de vos bonnes poignées de « courant électron » que vous m'adressez. J'ai été pris, à la suite de cela, d'un tremblement nerveux qui m'a empêché de danser de Saint-Guy, et on ignore si je m'en remettrai. Ne jouez plus avec l'électricité de cette façon.

**POMME D'API, une amie du Canada.** « Je ne sais si j'aurai l'honneur d'accéder au titre de candidate courriériste, mais tout de même je tente ma chance et j'appose ma signature sur votre grand papier. Je suis une jeune et gentille petite brune aux cheveux longs, mesurant cinq pieds trois pouces (allons, bon ! encore des calculs en perspective). Quel âge me donnez-vous ? (Dix-huit printemps et quelques mois de plus) et j'ai deux vertus, mais à l'heure où l'acte est son du feu (c'est bien comode pour allumer le feu à distance). Vous ne pensez pas que ce soit

dangereux si une étincelle allait se loger dans un de vos beaux yeux ? Mais au fait, C. A., de quelle couleur sont-ils ? (Ils sont à carreaux rouge et jaune, pour ne pas faire comme tout le monde.) A Scandaleuse ingénue, a-t-on idée d'être jalouse parce que le C. A. embrasse amicalement Tchou-Pépe et, par-dessus le marché, dans le courrier ! Mais vous auriez peut-être eu raison s'il l'avait embrassé en « personne ». A bas les hommes ! se donne un pseudo supérieur aux autres. Pourquoi ? Oh Gary Cooper est-il né ? A-t-il beaucoup d'enfants ? Il est mon acteur préféré. Sylvana Mangano, Pier Angeli sont formidables, n'est-ce pas ? Maureen O'Hara est-elle bien âgée ? C'inclus ma photo en pied, mais j'espère que la figure est assez claire pour que vous puissiez la reproduire. J'en serais très heureuse. »

**Réponse.** — Décidément, il y aura bientôt plus de Canadiennes que de Françaises au courrier ! Vous êtes la bienvenue parmi nous, gentille « Pomme d'Api ». Avez-vous de bonnes joues bien rouges et toutes rondes pour prendre un tel pseudo ? Merci de la très élégante photo prise devant votre voiture. J'aurais pu, à la rigueur, en détacher le visage, mais ces énormes lunettes noires ne m'en permettent vraiment pas la publication, ni même l'étude physiognomonique. Allons, envoyez vite un autre portrait plus visible ! On ne peut rien dire d'une personne dont on ne voit pas les yeux. Je croyais d'ailleurs que les lunettes noires demeurent le privilège des jeunes stars qui ne s'ont jamais tournés et qui se peignent dans tous les restaurants de Paris pour faire croire qu'elles ont les yeux abimés par les projecteurs des studios ! Gary Cooper est né le 7 mai 1901 à Holsland, dans la Montana, où son père avait un ranch. Il est le père d'une fille, Maria, née le 15 septembre 1937. On parle actuellement de son divorce, mais rien n'est confirmé. En tout cas, son idylle avec Giselle Pascal n'est plus un secret pour personne et je puis même dire, d'après vos courriéristes que je me trouvais avant-hier dans un cabaret parisien à une table voisine de celle de Gary et de Giselle, qui formaient un couple d'amoureux très sympathiques ! Maureen O'Hara est née à Dublin le 17 août 1920, ce qui lui fait trente-trois ans. Vous voyez qu'elle n'est pas « âgée », comme vous le dites ! J'attends une nouvelle photo, ma petite amie de cinq pieds et je ne sais combien de pouces, et je vous embrasse bien fort en attendant.

**TI PAPOU D'HAÏTI.** — « Cher CC. AA. excusez-moi, car je suis bête et j'ai longtemps hésité à vous écrire, etc. Je vous envoie ma photo pour étude et vous permettez de la faire publier, pour faire plaisir à mes amis d'Haïti, car je suis un Haïtien. Mon seul ami est le cinéma. J'aime le Film Complet comme ma vie. (Oh) dans ce cas-là, restez abonné jusqu'à votre mort, c'est indispensable pour votre santé ! Qui veut correspondre avec moi ? Je préfère les films d'action et d'aventure. Cher Cameron Amateur, pardon. Amoureux, je vous demande votre aide : j'ai dix-neuf ans et je suis « marabout », car je mesure 2 mètres. Je suis follement amoureux et elle est claire et à vingt-neuf ans et le 75. Nous nous aimons passionnément, mais je ne fais aucun geste pour qu'elle ne remarque mon amour, qui dure depuis des mois. Nous souffrons l'un pour l'autre, alors je vous demande de me guider. Je voudrais m'abonner à Film Complet. Pouvez-vous m'indiquer l'endroit où je dois échanger l'argent et puis encore de m'expliquer combien de francs donne un dollar », etc.

**Réponse.** — Mon cher ami, je vous accueille avec joie. Malgré le très grand nombre d'étrangers dans le rubric, nous avons, se croit, beaucoup d'Haïtiens et vous êtes doublement le bienvenu. Vous êtes évidemment un très grand homme ! Deux mètres, c'est beaucoup, et cela doit vous mettre en communication presque constante avec les anges ! Je suis touché de confiance que vous me témoigniez au sujet de votre grand amour, mais il m'est véritablement difficile de vous ré-

pondre. Qu'entendez-vous par « une femme claire » ? Est-elle de la même race que vous ou bien de race blanche ? De toute façon, si vous aimez tous deux aussi passionnément, vous devez beaucoup souffrir de ne pas vous l'avouer. Il est vrai que certaines contingences très particulières viennent peut-être contrarier votre amour :



Ti Papou d'Haïti.

différence d'âge, de race, que sais-je encore ? N'étant pas au courant de cela, je ne puis vous donner de conseils précis. Je vous dirai seulement ceci : si vos familles respectives sont d'accord pour un mariage, alors n'hésitez pas, car dans un grand amour, ce n'est pas dix ans d'écart qui peuvent empêcher un couple d'être heureux. Mais, si pour d'autres raisons il y a impossibilité d'union, ne tentez aucun geste, comme vous l'avez fait jusqu'à présent et essayez autant que possible d'éviter de rencontrer cette jeune femme ; et même, si cela pouvait se faire, éloignez-vous d'elle pendant quelque temps. Si mes conseils peuvent vous être d'une aide réelle, écrivez-moi en me donnant plus de détails et bien que je ne réponde pas directement aux courriéristes je ferai une exception pour vous ! En ce qui concerne l'abonnement du « Film Complet », le tarif étranger, d'ailleurs indiqué sur nos numéros, est de deux mille deux cents francs par an et de mille cent cinquante francs pour six mois. Je ne puis vous dire exactement combien cela représente de dollars, cela dépend des cours, et je ne connais rien en matière financière. Renseignez-vous dans une banque ou dans un bureau de change, ensuite rendez-vous dans un bureau de poste, où l'on vous donnera l'équivalent de la somme sous forme de coupon-réponse pour la France, ou de mandat international. Il ne vous restera plus qu'à nous envoyer le montant avec votre commande d'abonnement. Vous êtes très sympathique, mon cher grand « papou », et je vous félicite de vos connaissances de la langue française. Vous n'êtes pas bête, mais c'est votre stylo qui l'est, et je vous conseille de l'amener chez un vétérinaire spécialiste. Quels que mots au sujet de votre photo : vous avez une nature très droite et très franche. Vous êtes certainement un géant très droit et pacifique. Vous avez l'esprit sérieux, très poussé vers les études et le perfectionnement intérieur. Vous êtes réfléchi, pondéré, scrupuleux, fidèle en amitié et très attaché aux principes et sans doute à la religion. Je vous crois un peu timide et vous manquez quelque peu de confiance, car vous doutez vous, mais ce n'est pas bien grave. J'attends votre lettre et je vous assure, en attendant, de mon amitié et le plus cordial.

Pénétrant sans faire de bruit dans la clairière, l'Américain et le Polonais gagnèrent l'endroit où se trouvait le puissant appareil d'éclairage dressé au sommet du triangle. Construit en métal léger, il se laissa déplacer sans grands efforts. Il se trouva bientôt placé en un autre point de la clairière, préalablement repéré par Sandorski.

— De la sorte, murmura le Polonais, le sens de l'atterrissage se trouve modifié sans que Hiart puisse s'en douter encore. Restons ici : nous pourrions identifier tout à notre aise le mystérieux voyageur aérien.

Ils se dissimulèrent derrière un buisson et attendirent.

Moins de dix minutes plus tard, le vrombissement d'un puissant moteur d'avion résonnait dans la nuit au-dessus de la forêt.

Aussitôt le groupe électrogène fut mis en marche et les trois projecteurs, s'allumant, braquèrent



— Il est exact que j'ai tiré pour éloigner un rôdeur, répondit Tayne.

— Descendre au plus vite de l'avion et nous suivre. Nous sommes guettés et nous pouvons même être encerclés...

L'homme sauta lourdement à terre.

— Mes jambes sont trop engourdis pour me permettre de marcher ! dit-il.

— Ne vous inquiétez pas, répondit Sandorski, en anglais cette fois, pour être compris de son compagnon. Hasingham va vous porter.

Prenant aussitôt dans ses bras l'inconnu, qui serrait précieusement contre lui une large serviette de cuir pourvue d'une robuste serrure, Tayne le mit à califourchon sur son dos et tous trois se dirigèrent vers la forêt,



Lex se croyait vraiment sous la protection de ses complices.

vers le ciel leurs trois faisceaux lumineux. Un petit monoplan argenté étincela tout à coup dans leur éclat. Son pilote, avec une remarquable habileté, parvint à se « poser », sans aucun dommage, dans l'espace restreint qui lui était imparté.

— En avant ! ordonna soudainement Sandorski.

Tayne et lui s'élançèrent vers l'avion. Le cockpit venait de s'ouvrir et, derrière le pilote, un homme d'une cinquantaine d'années, au type nettement étranger, se dressa dans l'habitacle.

— Est-ce vous, Hiart ? demanda-t-il dans sa langue nationale.

— C'est moi, répondit le Polonais, accompagné d'Hasingham.

— Je suis Lex, celui que vous attendez. Que dois-je faire ?

dans la direction opposée à celle où Hiart et ses complices attendaient le voyageur.

Pendant ce temps, après avoir exécuté à gaz réduits un demi-tour sur lui-même, le petit monoplan s'élançait à vive allure sur la clairière pour prendre son élan. Il s'éleva bientôt du sol et disparut dans la nuit. Hiart, la rage au cœur, comprit que quelqu'un avait fait échec au plan projeté.

— On a modifié la place des projecteurs ! proféra à ce moment l'un des électriciens. Et, tenez : voyez ces hommes, là-bas, de l'autre côté de la clairière !

— Viens avec moi, Diss ! ordonna Hiart. Vous autres, éteignez les projecteurs et ramenez la camionnette à la villa. Une chasse fiévreuse, désespérée, s'organisa à travers la forêt.



Ils attendent l'heure du train dans un garage désaffecté.

Sandorski, se rendant soudainement compte du danger que tous trois allaient bientôt courir, sortit de sa poche une grenade d'un type particulier. Il l'amorça vivement et la lança d'un bras vigoureux de l'autre côté des buissons dont se rapprochaient leurs poursuivants.

L'explosif remplit son rôle et la partie du bois sur laquelle la grenade était tombée s'enflamma brusquement. Un immense, un inextinguible brasier dressa ainsi une muraille infranchissable entre les deux groupes.

Protégés par le feu, dans une épaisse fumée, le Polonais, Tayne et Lex purent poursuivre en toute sécurité leur retraite. Ils atteignirent en quelques minutes la voiture où Cecily, très inquiète, les attendait. Ils y firent monter le nouveau venu, y prirent place à leur tour et regagnèrent le cottage à toute allure.

A la même heure, dans sa ferme, le vieux Blossom était réveillé en sursaut. Épouvanté par cet inexplicable incendie, il téléphona à Winchester pour demander qu'on lui envoyât tout de suite un secours aussi urgent que désespéré.

Les pompiers et les policiers n'arrivèrent — hélas ! — que deux heures après. L'inspecteur principal Sullivan, de Scotland Yard, qui se trouvait depuis deux jours en mission à Winchester, s'était offert pour prendre la tête de l'expédition.

Apprenant la présence dans les environs du colonel américain — dont il connaissait le rôle exact — il se fit conduire chez lui. Estimant que cette étrange aventure pouvait cacher une possible action politique — et même internationale — il posa à l'Américain une série de questions auxquelles Tayne ne donna que cette seule réponse... plausible sinon exacte :

— Je suis rentré, hier soir, très fatigué et j'ai dormi comme un loir jusqu'au matin. J'ignore donc ce qui s'est passé autour de moi.

Mais l'entrée soudaine de l'inspecteur Matthews vint compliquer brusquement les choses. Au cours de ses investigations, ce policier venait de découvrir dans une fondrière le cadavre de Josef Reiman.

L'inspecteur s'adressa directement à Tayne.

— Le matin où a été tué cet homme, colonel, on vous a vu chasser de très bonne heure. Quelqu'un m'a affirmé, même, vous avoir vu braquer votre fusil sur un homme qui était vraisemblablement celui dont un de nos

chiens policiers m'a permis de découvrir tout à l'heure le cadavre.

Se dominant désespérément, Tayne répondit avec calme :

— Il est exact, monsieur l'inspecteur, que, ce matin-là, j'ai voulu éloigner de mes terres un rôdeur qui s'y était introduit, mais, j'ai bien entendu, tiré en l'air. Je suis absolument certain que ma cartouche, garnie de petits plombs de chasse, ne pouvait pas blesser mortellement cet homme... à la distance où il se trouvait de moi. De plus, l'incident que vous relatez s'est produit à un tout autre endroit que celui où vous déclarez avoir trouvé le corps.

L'inspecteur Sullivan, lui, considéra attentivement son hôte... Relevait-il quelque étrangeté dans son attitude?... Ajoutait-il, même, foi à ses dires?... Rien ne le laissait deviner sur son visage impassible...

En réalité, Sullivan estimait que la person-

nalité de l'officier américain lui imposait la plus « diplomatique » réserve, la plus subtile prudence. Il n'intervint pas, mais il se promettait toutefois de mettre ses chefs au courant de cet énigmatique incident dès son retour à Scotland Yard.

## CHAPITRE V

A partir du moment où l'énigmatique Lex avait pénétré dans le cottage, une audacieuse comédie — une machiavélique imposture, en réalité ! — s'était jouée entre les quatre personnages. Pas un instant, l'étrange voyageur ne put douter qu'il se trouvait bien sous la protection de ceux qu'il avait reçu pour mission de contacter. Pour lui, Sandorski était réellement Hiart, comme Tayne était bien l'Anglais Charles Hassingham. Quant à Cecily, elle ne pouvait être, évidemment, que la rusée Magda !

Mais, malgré toute la confiance qu'il témoignait à ses hôtes, Lex (qu'il fût dans son lit ou dans l'un des confortables « pullman » de la chambre d'amis, située au premier étage de la maison) se refusait farouchement à se séparer de sa précieuse serviette !

— Elle doit contenir indiscutablement des documents de la plus haute importance ! remarqua Tayne.

C'était aussi l'avis de Sandorski. Aussi, dès le lendemain de l'atterrissage, téléphona-t-il à Mr. Randall pour lui faire part du succès de leur expédition.

— Je viens ! répondit laconiquement le chef de l'Intelligence Service.

En effet, dès après le déjeuner, il se présentait au cottage. Bien entendu, on évita de laisser soupçonner sa présence à Lex.

Un ingénieux scénario fut alors réglé par Randall, le colonel et Sandorski.

— Nous allons, décida le chef de l'Intelligence Service, conduire cet homme à Londres le plus tôt possible et nous lui appliquerons une surveillance appropriée. Je ne doute pas que nous n'arrivions à « pincer », un jour ou l'autre, ses complices !

Il fut donc décidé que, le lendemain, vers minuit, on prendrait, en gare de Winchester, le rapide qui se dirigeait vers la capitale. Puis Mr. Randall s'en alla. Sitôt son départ, Lex fut averti de cet imminent déplacement. Il s'en félicita, car il ne pouvait — affirmait-il — s'attar-

der plus de quatre jours sur le sol britannique.

La nuit suivante, la voiture de Tayne transporta les quatre « complices » à Winchester. Mr. Randall, qui les attendait à la gare, voulut leur éviter d'être remarqués avant le départ du train. Il les cacha dans un garage désaffecté, voisin de la station.

Quand le rapide fut là, il s'enferma dans un compartiment de 1<sup>re</sup> classe qu'il s'était fait secrètement affecter. Tayne, Sandorski, Lex et Cecily occupèrent un autre compartiment qu'ils avaient loué en totalité jusqu'à la capitale.

A l'heure fixée par l'horaire, le train reprit sa course dans la nuit.

Hiart et ses complices s'étaient facilement persuadés que celui qu'ils n'avaient pu accueillir à sa descente d'avion avait été retenu prisonnier dans le cottage du colonel. N'osant rien tenter contre cette demeure qu'ils soupçonnaient gardée discrètement par la police, ils avaient établi autour d'elle un invisible cordon de surveillance et d'informations qui les convainquit facilement, d'après les mouvements significatifs observés le lendemain dans le cottage, qu'on s'y disposait à conduire Lex à Londres. Deux des hommes de Hiart gagnèrent alors la capitale par le train du matin, dans la ferme intention d'y tenter, par surprise, un coup de main pour délivrer leur compatriote à son arrivée. Quant à Hiart et à Diss, ils avaient résolu, eux, de suivre, sans se faire remarquer, les trois hommes et leur compagne ; ils montèrent, à la toute dernière seconde, dans le même train qu'eux à Winchester.

Dans son compartiment, Lex lutta énergiquement contre le sommeil... d'autant plus énergiquement que Sandorski lui avait administré, sans qu'il s'en doutât, un somnifère à action retardée qui commençait seulement à manifester ses effets. Il tenait pourtant, toujours serrée contre sa poitrine, sa précieuse serviette.

La montre du colonel marquait 4 heures du matin lorsque Lex, enfin terrassé par le narcotique, s'assoupit lourdement. Aussitôt Tayne, avec une extrême délicatesse de touche, parvint à se saisir du mystérieux sac de cuir. Laisant le dormeur à la surveillance de Sandorski et de Cecily, il sortit du compartiment et alla retrouver Randall. Quand les deux hommes se trouverent réunis, Randall ferma la porte avec une clé qu'il possédait professionnellement et baissa avec précaution les stores des vitres.

— Il vous intéresse, évidemment, lui déclara Tayne, de connaître le contenu de ce bagage...

— Si la chose est possible, oui. Mais... soyons prudents!

— En effet, je vois sur le côté de la serviette un curieux bouton métallique et, au-dessous, une tirette qui semblent indiquer qu'un système secret de sécurité y est adjoind.

— Nous connaissons ce détail, précisa Randall. Son but n'est pas de protéger, mais de détruire les documents qu'ils avoisinent, en cas de danger imprévu... et désespéré. Plutôt que de les laisser tomber entre des mains ennemies, leur porteur, grâce à un explosif puissant, les détruit... et se détruit lui-même en même

temps! Alors, colonel, vous voilà prévenu : évitez toute fausse manœuvre!

Tayne examina avec une extrême prudence le mécanisme qui commandait ce qu'il pensait être une grenade d'un modèle particulier. Enfin, au bout d'un instant : — Voilà! s'écria-t-il. Je pense avoir... « neutralisé » la machine infernale et je me risque à ouvrir la serrure.

Il y parvint aisément; il se saisit d'une forte liasse de feuillets dactylographiés et manuscrits qu'il tendit à son compagnon.

Randall les parcourut les uns après les autres et, son examen terminé, il les restitua à l'Américain, non sans attendre :

— Ces documents présentent, en effet, pour nous, un incontestable intérêt. Je vous en reparlerai. Voulez-vous maintenant aller replacer ce « marocain » dans les mains de notre dangereux prisonnier? Ne perdez pas de temps : nous arriverons à Londres dans une heure.

Le jour n'était pas encore levé quand le convoi fit son entrée dans la gare de Waterloo.

A ce moment, une voix jeune, féminine, diffusa dans les haut-parleurs placés en plusieurs points sous l'immense verrière :

— Le rapide de Winchester vient de stopper quai n° 27!

Le train, en effet, s'était immobilisé et ses voyageurs s'empressaient vers la sortie.

Lex descendit de son wagon, encadré par Randall, Tayne, Sandorski et Cecily, que suivaient à distance les inspecteurs Sullivan et Matthews, qui étaient venus les attendre.

A ce moment, quatre hommes faisaient irruption dans le petit bureau où la jeune fille préposée aux renseignements sonores venait de terminer son annonce. Ils la maîtrisèrent et la bâillonnèrent en un tournemain. Parmi eux était Hiart qui, dès sa descente du train, s'était précipité vers le bureau. Se plaçant devant le micro, il se mit à parler dans la langue de son pays... qui était également celle du prisonnier de Randall.

*Prenez le micro, Hiart y lança un appel pour Lex.*



— Attention, Lex ! pro-  
féra-t-il. C'est Hiart —  
le véritable Hiart — qui te  
parle ! Tu es actuellement  
entre les mains de nos enne-  
mis. Échappe-leur dès la  
sortie passée. Nous nous  
saisirons de toi et nous t'em-  
mènerons en lieu sûr !

En entendant cette voix,  
Lex sursauta. Mais il pour-  
suivit pourtant avec calme  
son chemin.

Quelques instants plus  
tard, un violent remous se  
produisit parmi les voya-  
geurs. Trois hommes se  
jetèrent sur Lex et l'en-  
traînèrent hors de la gare.  
Ils le firent monter dans  
une puissante voiture, qui  
s'éloigna précipitamment en  
direction de la Tamise.

Tayne et Sandorski  
étaient sincèrement déses-  
pérés de s'être laissés  
jouer.

— Aucune importance !  
leur dit flegmatiquement  
Randall. Les documents  
contenus dans la serviette  
de Lex m'ont appris, cette  
nuit, dans le train, où tout  
ce joli monde doit se ren-  
contrer ce soir. Il n'y a que  
cela qui compte pour moi...  
momentanément, du moins !

## CHAPITRE VI

C'est dans un bien curieux  
endroit que les complices de  
Lex devaient se retrouver  
pour permettre à celui-ci  
de confier à qui-de-droit les  
précieux feuillets : leur choix  
s'était fixé sur le musée de  
« Madame Tussaud » (*du  
nom de sa créatrice*) qui est  
la réplique londonienne du  
célèbre Musée Grévin de Paris.  
Il était facile, en effet, de  
passer inaperçu, dans le flot  
des visiteurs et au milieu de  
tous ces mannequins de cire  
qui garnissaient les nom-  
breuses galeries et les inter-  
minables couloirs. Les com-  
plices de Hiart ne pouvaient  
se douter que Randall et ses  
collaborateurs s'étaient déjà  
introduits dans le musée,  
puis dissimulés, çà et là,  
derrière les hautes tentures  
qui garnissaient les murs des  
salles.

Un peu après dix-huit heures,  
Lex, suivi discrètement,  
à quelque distance, par Hiart  
et ses complices, se dirigea  
d'un pas placide vers une  
banquette de velours où il  
s'assit, tenant sa serviette  
sur les genoux. Quelques  
minutes s'écoulèrent, puis  
un homme d'un certain âge,  
correctement vêtu, vint s'as-  
seoir, sans intention appa-  
rente, à côté de lui. Alors,  
au bout d'un instant :

— Lex ? demanda à mi-voix  
le nouveau venu.

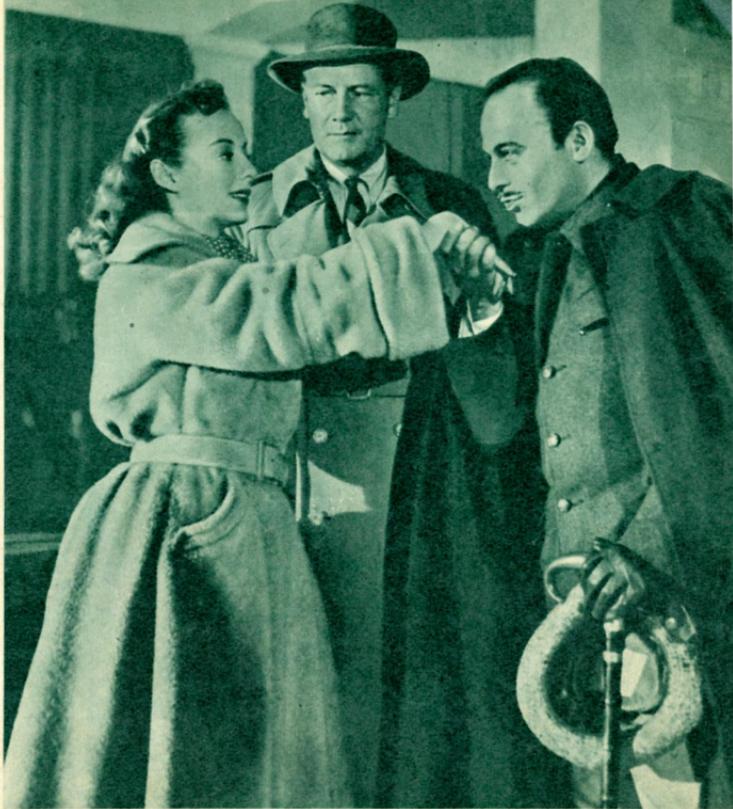
— C'est moi, répondit de  
même l'interpellé. Remet-  
tez-moi la lettre.

L'inconnu tira de sa poche  
une large enveloppe qu'il  
tendit à son voisin. Celui-ci  
ouvrit aussitôt sa serviette...

Mais, à ce moment, surgissant  
brusquement de leurs  
cachettes, les hommes de  
Scotland Yard se précipitèrent  
sur les deux interlocuteurs,  
dans l'intention évidente  
de se saisir à la fois des  
documents et des deux per-  
sonnages.

Mais Hiart les avait devancés.  
Il s'empara brutalement  
de la serviette, puis, protégé  
par ses acolytes, il s'enfuit  
vivement de la salle. Il  
gagna d'un bond l'escalier  
métallique de secours qui,  
à l'extérieur de l'immeuble,  
serpentait le long des murs  
jusqu'à la terrasse qui sur-  
plombait le musée.

Tandis que, dans les salons,  
une violente bagarre mettait  
aux prises les deux groupes  
d'adversaires — ceci au  
grand dam de nombreux  
mannequins de cire ! —



Il déposa sur la main de Cecily un délicat baiser.

Hiart parvenait sur la terrasse. Il se trouvait ainsi, pour  
un moment, hors d'atteinte de Tayne, de Randall et des  
inspecteurs. Cecily craignant pour la vie de son mari,  
s'était jointe aux policiers.

Une fusillade meurtrière s'établit soudain de part et  
d'autre. Les poursuivants de Hiart montaient à grandes  
enjamées vers la terrasse que Hiart quitta aussitôt  
pour passer sur le toit de l'immeuble voisin. C'est à ce  
moment qu'une balle de l'inspecteur Sullivan l'atteignit  
de plein fouet. Il chancela, gravement blessé. Se sachant  
perdu, il appliqua alors stoïquement la consigne qui lui  
était imposée : l'actionnaire le détonateur de la grenade fixée  
dans la serviette...

Une violente explosion ébranla l'air, et le corps complè-  
tement déchéqueté du complice de Lex s'abattit dans la  
cour du musée.

— Le démon ! gronda Tayne. Il nous prive ainsi des  
documents !

— Toujours sans importance ! répondit calmement  
Randall. J'en avais pris connaissance, cette nuit, car je  
comprends couramment l'idiome de ces gens-là. La  
destruction de ces papiers — qui ne faisaient relater que  
nos progrès atomiques — rend, par contre-coup, un  
immense service à notre pays... et à ses alliés ! Donc...  
tout est bien qui finit bien !

Quand Randall, Tayne, Sandorski, Cecily et les poli-  
ciers eurent regagné le rez-de-chaussée, l'inspecteur  
Sullivan s'approcha du groupe.

— Monsieur Randall, interrogea-t-il, puis-je parler,  
à présent, au colonel Tayne ?

Celui-ci tressaillit. Ce ne pouvait être qu'au sujet de  
la mort de Reiman.



— Je lui confierais tout... sauf ma femme! déclara Tayne.

— Je vais le faire moi-même! répliqua le chef de l'Intelligence Service.

Et, prenant brusquement Tayne par le bras :  
— Colonel, déclara-t-il, je vais vous poser une question extrêmement grave, à laquelle je vous demande de répondre avec toute votre loyauté de soldat.

Cecily, angoissée, se blottit contre son mari.

— Colonel, reprit gravement Randall, avez-vous jamais eu en votre possession une carabine militaire du calibre 303?

Le visage de l'Américain exprima la plus profonde surprise. Puis :

— Jamais ! répondit-il nettement. Je n'avais à ma disposition qu'un fusil de chasse, avec des cartouches à plombs !

— Dans ce cas, déclara posément Randall, vous ne pouvez être rendu responsable de la mort de Reiman. L'autopsie vient, en effet, de révéler que la balle qui a tué cet homme — et qu'on a extraite de ses poumons — est un projectile du calibre 303... d'ailleurs étranger !

— Dieu soit loué ! proféra aussitôt Tayne, rasséréiné. Mais qui donc, alors, l'a abattu ?

— Hiart, certainement ! Oui, Hiart, qui avait conçu des soupçons sur ce collaborateur dont il lui importait de se débarrasser au plus vite. Nous savons, nous autres, qu'en pareil cas il ne faut jamais laisser traîner les choses... ni épargner les individus dangereux !

Cecily sauta, tout heureuse, au cou de son mari.

— Dieu m'a exaucé ! lui dit-elle. Je l'ai tant prié !

Quand M. Randall et ses collaborateurs eurent pris congé des trois amis, ce fut au tour du Polonais de se préparer au départ. Prenant la main que lui tendait Cecily, il y déposa galamment un délicat baiser.

— Je n'ose pas vous dire : *A bientôt*, charmante madame, fit-il. Mais je tiens, pourtant, à vous assurer que si jamais vous aviez besoin de mon aide vous pourriez compter sur mon plus entier dévouement !

— Merci, cher monsieur, répondit Cecily avec enjouement. J'en prends bonne note, croyez-le !

— Quant à moi, Commandant, déclara aussitôt Tayne, je vous assure, une fois de plus, de ma bien sincère amitié !

Un cordial shake-hand unit les deux hommes, et le Polonais s'éloigna de ce pas souple et feutré qui lui était propre.

Cecily atarda sur le visage de son mari son beau regard ému.

— Est-il vrai, Bob, demanda-t-elle, que tu as en Sandorski une confiance assez grande pour lui confier...

Il lui coupa vivement la parole.

— Tout! déclara-t-il avec flegme.

Puis, avec un sourire malicieux :

— Tout... sauf ma femme !

FIN

## FILM COMPLET

vous présente la liste de ses derniers numéros parus ACTUELLEMENT DISPONIBLES.

Numéros à 20 francs.

- 340. — Viva Espato.
- 341. — La vengeance de l'Aigle Noir.
- 342. — Adorables créatures.
- 343. — Anna.
- 344. — Un murmure dans la ville.
- 345. — Le jugement de Dieu.
- 346. — Mon gosse de père.
- 347. — Le Rédeur.
- 348. — Une enfant dans la tourmente.
- 349. — Les deux Vérités.
- 350. — Adieu ! Paris.
- 352. — Appel d'un inconnu.
- 354. — Histoire de détective.
- 355. — Wanda la pêcheuse.
- 356. — Courrier diplomatique.
- 357. — Les amants maudits.
- 358. — Le plus heureux des hommes.
- 360. — Chérie, je me sens rajeunir.
- 362. — C'est arrivé à Paris.
- 363. — Une fille à bagarres.
- 364. — L'or de la Nouvelle-Guinée.
- 365. — Le chemin de l'espérance.
- 366. — Les neiges du Kilimandjaro.
- 368. — Un jour avec vous.
- 369. — Hong-Kong.
- 370. — Le Gauchon.

- 372. — Susana, la perverse.
- 373. — Les dents longues.
- 374. — Le Chalet maudit.
- 375. — Plume au vent.
- 376. — Pâques sanglantes.
- 377. — Rayés des vivants.
- 378. — Bas les masques.
- 379. — Tempête sur les Mauvents.
- 380. — Manina, la fille sans voiles.
- 381. — L'homme au complet blanc.
- 382. — Europe 51.
- 383. — L'agonie des Aigles.
- 384. — Tempête sur la colline.
- 385. — Rapt.
- 386. — Le train sifflera trois fois.
- 387. — Hôtel Sahara.
- 388. — Prisonniers du marais.
- 389. — Quand les vautours ne volent plus.
- 390. — L'étrange amazone.
- 391. — La femme du planteur.
- 392. — Valse céleste.
- 393. — La 13<sup>e</sup> heure.
- 394. — Ma cousine Rachel.
- 395. — Le passé d'une mère.
- 396. — Noblesse oblige.
- 397. — Le gentilhomme de la Louisiane.
- 398. — Traqués dans la ville.
- 399. — Passage interdit.
- 400. — La nuit est à nous.
- 401. — Toccin.
- 402. — Niagara.
- 403. — Salomé.

- 404. — Moineaux de Paris.
- 405. — Reviens petite Sheba.
- 406. — L'étoile du destin.
- 407. — Je suis un mouchard.
- 408. — La fille aux papillons.
- 409. — Une fille a disparu.
- 410. — L'honorable M. Sans-Gêne.
- 411. — La Belle de New-York.
- 412. — Les monts brûlés.
- 413. — L'expédition du Fort-King.
- 414. — Le plus bel amour de Don Juan.
- 415. — Rue de l'Estrapade.
- 416. — Il importe d'être constant.
- 417. — L'orphelin de Capri.
- 418. — Le trésor des Caraïbes.
- 419. — Le père de Mademoiselle.
- 420. — La dernière flèche.
- 421. — Jeunes mariés.
- 422. — Mandat d'amener.
- 423. — Fromage à gogo.
- 424. — Le secret d'une mère.

Adressez vos demandes au

## FILM COMPLET

43, rue de Dunkerque, PARIS (X<sup>e</sup>).  
C. C. P. Paris 259-10.

Chaque numéro est envoyé franco contre la somme de 20 francs.  
Aucun envoi contre remboursement.

# HÉRACLÈS

... et vous offre en CADEAU DE NOËL

## UN ABONNEMENT GRATUIT A UN FILM COMPLET

présente la *Seule*  
montre calendrier  
garantie *ÉTANCHE*

SUR VOTRE MONTRE  
L'HEURE, LA DATE  
LE JOUR

Calendrier, ÉTANCHE, 17 rubis, indique les jours, semaines, jours et mois, 3 cadrans, montre étanche à l'eau. AUTOMATIQUE. Cadrans lumineux et antidive. 18 carats, ANTI-CHOC, bracelet cuir, VERRE INCASSABLE, Supérieur. 3.000 FR. - Réception et 6 verres - 2.000 FR. - envoi immédiat en

IDEALE - HÉRACLÈS  
9.500

UN BRACELET-MONTRE SUPPLÉMENTAIRE  
DE RECHANGE EST JOINT À CHAQUE ÉCRIN  
à CRÉDIT, SANS FORMALITÉS

La plus grande vente de montres plaqué-or

SEULE, la marque HÉRACLÈS qui satisfait chaque mois des milliers de clients, offre sans de VRAIE GARANTIE, une qualité exceptionnelle, des prix de fabrication et une assurance gratuite contre le vol.

SEULE, la marque HÉRACLÈS propose en crédit, cent dix montres plaqué-or 18 carats 10 microns, à des conditions imbattables de prix et de crédit.

SEULE, la firme HÉRACLÈS offre à ses clients l'occasion de bénéficier de la plus belle montre supplémentaire de rechange gratuite et un abonnement de 6 mois à ce journal.

SEULES, les fabrications HÉRACLÈS utilisent les derniers perfectionnements de la technique Suisse, comportent de luxueuses montres 23 rubis, merveilles de précision et d'exactitude.

SEULES, les montres HÉRACLÈS sont délivrées en bulles de sécurité, contrôlées par des officiers homologués par les Organismes officiels, joint au bulletin de garantie.

SEULE, l'Agence Centrale de Fabrications Horlogères vous permet de choisir, sans vous déranger, la montre de votre choix, grâce à nos services de livraison. Les montres Hommes et Dames envoyées gratuitement sur simple demande (découper le bon figurant dans cette page).

POUR  
VOTRE  
POIGNET  
755

PRINTEMPS  
UNE MONTRE  
ELEGANTE  
ROBUSTE  
7511 - 3 montres de  
1 anneau, à 1.100

UP-TO-DATE  
AUTOMATIQUE  
CALENDRIER  
ANTICHOC  
4.400  
4.811 - 3 montres de  
3 montres, de 2.300

LA CROISSETTE  
EDELWEISS  
9.900  
BIJOU DE  
GRAND LUXE  
PRECISE  
ORIGINALE  
LUXUEUSE  
2.200 - 3 montres de  
1 anneau, de 2.700

Chaque montre  
HÉRACLÈS  
est garantie  
Plaqué-or 18 carats 10 microns, lumineux,  
étanche, stainless, fond acier inoxydable,  
boîtier verre avec joints, ancre antimag-  
nique, verre incassable.

Elles sont expédiées sous leur emballage, soignées et bien protégées  
(voir dans ce prospectus) et d'un bracelet de rechange.

### TOUTES NOS MONTRES SONT GARANTIES 5 ANS

BON N° 534  
demandé doit à recevoir  
gratuitement notre  
catalogue en  
couleurs de montres  
HÉRACLÈS homme  
et femme.

BON DE COMMANDE RLM  
L'abonnement de 6 mois à FILM COMPLET  
est offert gratuitement à nos abonnés qui  
nous adressent le prospectus de  
demande de notre catalogue en  
couleurs de montres  
HÉRACLÈS homme  
et femme.

ENVOYER A  
HÉRACLÈS S. A. 10, Rue Royale - PARIS 8<sup>e</sup>

# HÉRACLÈS vous offre une ASSURANCE GRATUITE contre le VOL

Demandez à votre marchand de journaux  
**4 ROMANS COMPLETS**  
N° 58 - INGRID BERGMAN

qui contient les récits romancés de quatre grands  
films à succès, illustrés des meilleures photos.

64 pages Tous les mois, en vente  
partout et à FILM COMPLET, 45 fr.  
43, r. de Dunkerque, PARIS-X<sup>e</sup>.

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION  
43, rue de Dunkerque - PARIS (X<sup>e</sup>)  
Directeur de Publication : Raymond SCHALIT.

N. M. P. P.

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P.,  
rue des Italiens, Paris (IX<sup>e</sup>). (Pro. 74-54.)

425 - Imp. CRÉTÉ, Corbeil-Essonnes (S.-et.-O.). - 3385-11-1953. - Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 1953.



**Denise PROVENCE**  
dans *Le Chasseur de chez Maxim's.*  
(A-A.)